

T S A F O N

Revue d'études juives du Nord



Dossier : L'antijudaïsme dans l'Antiquité

Varia

« Signe du temps » ou de l'esthétique du simple et du fort chez Rachel
Jérusalem, un statut en question

Édition

Israël en 1955-1956. D'après la correspondance de Colette Haddad, jeune sioniste

n° 78 automne 2019 – hiver 2020

T S A F O N

Revue d'études juives du Nord

n° 78 automne 2019 – hiver 2020

**Adresse postale : Association Jean-Marie DELMAIRE/TSAFON
Boîte Postale 61 087, 59 012, LILLE Cedex, FRANCE**

site internet : www.tsafon-revue.com

adresse électronique : contact@tsafon-revue.com

T S A F O N

Revue d'études juives du Nord
n° 78 automne 2019 – hiver 2020
Revue fondée en 1990 par Jean-Marie Delmaire†

Comité de Rédaction :

Danielle Delmaire, directrice de publication, (professeur émérite) université Lille SHS.
Ziva Avran université Lille SHS, *Christophe Batsch* université Lille SHS et CNRS,
Martine Benoit-Roubinowitz université Lille SHS, *Dorothea Bohnekamp* université
Paris 3 Sorbonne nouvelle, *Jacques Ehrenfreund* université de Lausanne, *Emmanuel
Friedheim* université Bar-Ilan Israël, *Andrée Lerousseau* université Lille SHS,
Emmanuel Persyn, université Lille SHS, *Françoise Saquer-Sabin* université Lille SHS,
Michèle Tauber université Paris 3 Sorbonne nouvelle, *Laurence Schram* Kazerne
Dossin Belgique.

Comité scientifique :

Ran Aaronsohn université de Jérusalem, *Georges Bensoussan* Mémorial de la Shoah
Paris, *Hedwige Bonraisin* EPHE Paris, *Philippe Cassuto* université Aix-Marseille,
Denis Charbit université ouverte Israël, *Masha Itshaki* INALCO Paris, *Sylvie-Anne
Goldberg* EHESS Paris, *Ruth Kartun-Blum* université de Jérusalem, *Corrado Martone*
université de Turin, *Yoram Mayorek* (conservateur émérite) Archives Centrales
Sionistes Jérusalem, *Ephraïm Riveline* (professeur émérite) université de Paris 8, *René-
Samuel Sirat* (professeur émérite) INALCO Paris, *Jean-Marc Vercruyssse* université
d'Artois.

Publication déclarée au Tribunal de Grande Instance de Lille
(n° L 107489 C). ISSN : 1149-6630. ISSN en ligne : 2609-6420

Adresse postale : Association Jean-Marie DELMAIRE/TSAFON, Boîte Postale 61 087,
59 012, LILLE Cedex, FRANCE

Adresse électronique : contact@tsafon-revue.com

Site internet : www.tsafon-revue.com

Revue semestrielle. Abonnement annuel : 32 euros, prix au n° : 18 euros.

Tsafon CCP 3985 75 D Lille. TVA non applicable selon l'article 293 B du CGI.

De l'étranger, payable par chèque bancaire tiré exclusivement sur une banque en
France ou par virement international à notre compte (consulter le site).

Toute proposition d'article doit être adressée à la revue, elle sera soumise à l'examen
des comités rédactionnel et scientifique. Les articles ne doivent pas dépasser 50 000
signes. Les articles publiés restent sous la responsabilité de leur auteur. Les articles
proposés mais non retenus ne seront pas restitués à leur auteur.

Couverture : Flavius Josèphe
Extrait des œuvres de Flavius Josèphe
par William Whiston, édition londonienne de 1825

T S A F O N

Revue d'études juives du Nord
n° 78 automne 2019 – hiver 2020

Table des matières

Dossier : L'antijudaïsme dans l'Antiquité

(rassemblé par Christophe Batsch)

À nos lecteurs	p. 5
Dossier	
<i>L'antijudaïsme dans l'Antiquité</i>	
Batsch Christophe : Présentation du dossier	p. 9
Goldberg Sylvie Anne : De la rhétorique romaine à la pratique chrétienne de l'antijudaïsme : lectures, interprétations et transmission des écrits de Flavius Josèphe	p. 21
Lanfranchi Pierluigi : La « maladie » du judaïsme chez Jean Chrysostome	p. 47
Villey Thomas : L'antijudaïsme dans la littérature canonique africaine tardo-antique	p. 65
Morgenstern Matthias : Amalec, ou l'ennemi héréditaire dans le <i>midrash</i> rabbinique, traduit de l'allemand par Kolbl Joseph	p. 85
Varia : Littérature - Histoire	
Grasset Bernard : « Signe du temps » ou de l'esthétique du simple et du fort chez Rachel	p. 109
Persyn Emmanuel : Jérusalem, un statut en question	p. 125
Édition	
Grin Haddad Yaël : Israël en 1955-1956. D'après la correspondance de Colette Haddad, jeune sioniste	p. 145
Informations	p. 177
À travers les livres	p. 179
À travers les revues	p. 189
Résumés	p. 195

Illustrations

Les œuvres de Flavius Josèphe avec trois dissertations par William Whiston, édition londonienne de 1825	p. 46
Tombe de Rachel près du lac Kinnéret	p. 124
Israël en 1955	p. 146
Dinah avec son fusil	p. 169
Machon en 1955 et aujourd'hui	p. 176

À NOS LECTEURS

Dans cette livraison, notre dossier ne contient que quatre articles mais ils sont épais et comportent tous une bibliographie abondante et rigoureuse. En outre, sa présentation par Christophe Batsch qui a rassemblé ces contributions, constitue lui-même un article. C'est dire que, malgré le nombre peu élevé d'auteurs, le dossier est conséquent.

L'antijudaïsme dans l'Antiquité, tel est le sujet de ce dossier. Comme le suggère Christophe Batsch, l'antijudaïsme est un thème récurrent au fil des siècles et il reste actuel ! Peut-être faudra-t-il, ultérieurement, publier un dossier sur la persistance de l'antijudaïsme et ses avatars. L'hostilité envers les juifs est donc très ancienne et se manifeste dès l'Antiquité, avant même la naissance du christianisme, dans les mondes hellénistique et romain. Elle a été reprise et largement exploitée par les auteurs chrétiens à commencer par les Pères de l'Église. Elle a été dénoncée par des auteurs juifs tels Philon d'Alexandrie et Flavius Josèphe grâce à qui nous possédons, actuellement, une connaissance plus équilibrée des arguments antijuifs développés en ces temps anciens.

Cette remarque justifie le choix de l'illustration de la couverture qui donne à voir un Flavius Josèphe, adapté à des siècles postérieurs.

Deux articles alimentent la rubrique *Varia*. Le premier, que nous devons à Bernard Grasset, dresse le portrait de la poétesse Rachel Blaustein, connue sous son seul prénom Rachel. Le lecteur pourra découvrir l'autre versant de l'œuvre de Rachel : la traduction de poètes russes et français, à laquelle il faut ajouter des critiques littéraires et des conseils voire des instructions concernant l'art littéraire. Par sa traduction de l'article de Rachel : *Sur le signe du temps*, Bernard Grasset donne accès à la pensée de la poétesse. Rachel, de santé fragile et atteinte d'une tuberculose qui s'avère incurable, doit quitter son kiboutz, pour lequel elle avait rompu avec ses origines, et doit vivre quasi recluse à Tel-Aviv.

Nous avons donc choisi, pour illustrer l'article, une photo de sa tombe près du lac Kinneret, en Israël, photo que nous devons à Isabelle Dotan.

Le second article de la rubrique *Varia*, est signé Emmanuel Persyn qui brosse tableau rétrospectif sur le statut de Jérusalem. Avant d'évoquer le statut actuel de la ville dite trois fois sainte, l'auteur embarque le lecteur dans le passé lointain, celui de la Bible, du Coran et le passé plus récent des époques médiévales et modernes, avant le XIX^e siècle qui connaît l'installation des puissances européennes dans la région et l'arrivée des pionniers juifs, sionistes, venus grossir les communautés juives de Palestine. Au fil des siècles, le statut a bien évolué. De la capitale du royaume biblique, Jérusalem est devenue une très modeste bourgade de l'Empire ottoman avant de s'imposer comme capitale d'Israël pour le peuple juif et avant d'être revendiquée comme capitale, également, par le peuple palestinien pour un État à construire. Actuellement, elle est l'enjeu des politiques de grignotage des implantations juives et de résistance des villages palestiniens environnants.

Pour le texte de la rubrique Édition, *Tsafon* est redevable à Yaël Grin Haddad qui a fidèlement conservé la correspondance de sa mère, dans laquelle se trouve un nombre important de lettres que Colette Hadad née Levy adressa à sa propre mère lorsqu'elle accomplissait un stage de formation au sein d'un mouvement de la jeunesse sioniste : Hanoar Hatsioni. De l'été 1955 à l'été 1956, régulièrement, Colette qui a tout juste vingt ans décrit son quotidien, ses activités, le pays qu'elle parcourt et livre ses sentiments sur le sionisme et sa judéité. Parmi ces lettres, nous avons fait un choix, avec sa fille Yaël, ne retenant que les passages – ils sont nombreux – qui donnent un aperçu instantané d'Israël, le pays, l'État, la société, qui n'a alors que sept années d'existence et qui pourtant est à la veille de sa seconde guerre, celle du Sinaï ! Fine observatrice de son entourage, Colette Haddad renseigne sur la réalité israélienne.

À commencer par la situation politique tendue qu'Israël traverse à l'été 1956. Colette rappelle que déjà, durant l'hiver 1955-1956, les frontières israéliennes sont sous tension. Les attaques des voisins arabes, surtout dans le sud, menacent fréquemment les habitants et les kiboutzim des frontières sont armés. Elle rassure, bien évidemment, sa mère qui, de loin, peut s'inquiéter pour sa fille, encore bien jeune. Celle-ci est attentive à la situation internationale et évoque la position de la Tchécoslovaquie, de l'URSS, des USA et bien sûr de la France. Elle fait

preuve d'un optimisme presque insouciant, accordant toute sa confiance à l'État d'Israël. Pourtant, lorsqu'elle quitte le pays, à l'issue de son stage en août 1956, la guerre du Sinaï se profile. Le 26 juillet, le canal de Suez est nationalisé par l'Égypte ce qui suscite une tension avec la Grande Bretagne, la France et Israël. Du 29 octobre au 7 novembre 1956, la guerre se déroule dans le désert du Sinaï qui sera occupé par Israël jusqu'en mars 1957. À l'été 1956, l'opinion publique israélienne ne semble pas trop inquiète, si l'on en croit Colette.

Par cette correspondance, nous avons un aperçu sur l'État d'Israël en construction. Colette décrit les *ma'abarot*, les camps des nouveaux arrivants qui doivent se contenter, encore en 1955-1956, de l'habitat précaire et inconfortable des tentes. Elle s'émerveille des débuts de l'industrialisation notamment dans les kiboutzim. Elle parle des quelques baraques d'Eilat, difficiles à se représenter pour un touriste de 2020 qui voit, à leur place, des marina envahissant la côte de la mer Rouge.

Durant ce stage, intégrée dans un groupe de jeunes juifs issus de divers pays, la jeune Française fait l'expérience de la vie communautaire : au sein de son mouvement d'abord et au sein des kiboutzim qu'elle visite et où elle séjourne. Son mouvement de jeunesse se définit par son adhésion au socialisme et son attachement à une société égalitaire, dans laquelle les ressources sont intégralement partagées. C'est la société des kiboutzim, dont l'organisation séduit Colette, et c'est aussi celle de son mouvement. Les jeunes du groupe partagent leurs avoirs. Cette pratique enthousiasme Colette qui fustige, de temps à autre, l'individualisme bourgeois.

Colette renseigne encore sur les Israéliens, ceux des villes, surtout de Jérusalem où elle vit quand elle ne circule pas dans le pays, et ceux des campagnes : des kiboutzim et des *moshavim*, expliquant bien à sa mère la différence entre ces deux types de villages communautaires ; dans les derniers seule la production est communautaire, la vie quotidienne ne l'est pas. Elle s'épanouit dans le travail de la terre qui lui procure le sentiment d'appartenir pleinement au pays et à son peuple. Elle critique volontiers l'embourgeoisement des anciens kiboutzim qui ont pu s'enrichir alors qu'elle manifeste une grande sympathie envers les pionniers des récents kiboutzim, dont la population est moins importante et plus jeune. Dans les villes, elle s'émerveille encore de côtoyer des gens décontractés – on assiste au concert en short – mais elle ironise sur l'archaïsme des vêtements des juifs religieux. En revanche, les quartiers ou villes arabes n'ont pas sa faveur. Parmi la population bigarrée

d'Israël, le lecteur peut s'arrêter sur un personnage sans doute représentatif de nombreux juifs qui ont fui l'Europe après la guerre. Colette rencontre un M. Haberman, intellectuel roumain complètement « fauché » mais qui ne regrette nullement d'avoir quitté son pays d'origine, investi par le communisme qui l'a persécuté autant que le nazisme !

Colette se livre aussi dans ses lettres. Le lecteur découvre une jeune juive entièrement engagée dans son mouvement, fondamentalement convaincue du bien fondé de l'existence de l'État d'Israël. Au détour de quelques lignes, elle s'identifie aux Israéliens : elle utilise le pronom pluriel « nous » lorsqu'elle évoque la menace extérieure qui pèse sur eux. Elle fait partager ses émotions lorsqu'elle découvre les paysages, encore souvent vierges, d'Israël : les environs sauvages du port de Haïfa où elle débarque, les pentes verdoyantes de la Galilée et surtout la magnificence du Néguev. L'aridité du désert, les couleurs changeantes de sa terre, le silence qui l'enveloppe, la nuit étoilée ébranlent la jeune citadine française et émeuvent la sioniste convaincue. Enfin, nous découvrons une jeune fille libre qui s'émancipe des contraintes de la religion, comme beaucoup d'Israéliens dans les années 1950 ; elle fume, elle trouve le shabbat ennuyeux car il n'y a rien à faire, elle mange volontiers un sandwich à Kippour !

De retour en France, Colette a continué à militer dans son mouvement de jeunesse, elle y a rencontré son mari sioniste lui aussi. Ils n'ont pas fait leur *alyah* mais ils ont très souvent visité Israël. En France, ils ont réalisé une carrière d'enseignants dans des lycées. Colette a enseigné le français et l'hébreu. Sa fille, Yaël, nourrie à l'amour de Sion de ses parents, s'est installée à Jérusalem après avoir mené une carrière de gynécologue dans la banlieue parisienne. Les petits-enfants de Colette vivent en Israël, une de ses petites-filles a fait son service militaire dans son armée.

Les dernières pages de ce numéro de *Tsafon* contiennent des informations, des recensions d'ouvrages et de revues, voire d'un film.

À toutes et à tous, bonne lecture

Tsafon

Remarque : Comme toujours, nous laissons aux auteurs le choix d'écrire le substantif « juif » avec ou sans majuscule.

À travers les livres

Zalberg Carole, *Où vivre ?*, Paris, Grasset, 2018, 144 p., 16 €.

Où vivre ? Telle est la question que se posent, à un ou plusieurs moments de leur vie, neuf personnages appartenant à trois générations d'une même famille juive, dont les plus âgés sont rescapés de la Shoah.

Neuf personnages aux parcours et aux questionnements personnels divers, dispersés entre Israël, la France, les États-Unis ou encore l'Australie, mais étroitement liés par leur attachement indéfectible à Israël, si complexe voire problématique soit-il.

Carole Zalberg définit son livre comme un roman choral, inspiré de son histoire familiale.

C'est un récit intime, personnel, qui couvre la durée d'une vie humaine, depuis les années trente, avec l'exil de Pologne des grands-parents, jusqu'à notre époque.

Marie, à la fois narratrice et personnage, prête voix alternativement à chacun de ces membres de sa famille, à différents âges de leurs vies. Née à la fin des années soixante, elle est l'alter ego de l'auteure ; c'est elle qui relie les fragments du kaléidoscope familial.

Le livre s'ouvre sur un souvenir : le grave accident de voiture de son cousin Noam en 1994. La famille est alors rassemblée autour de lui à l'hôpital, à Tel-Aviv, et « dans ce tourbillon », Marie, jeune Parisienne qui ne parle pas hébreu et qu'Israël remplit encore d'un « sentiment de gêne et d'étrangeté », éprouve l'irrépressible besoin de « discerner la vérité fragile et complexe de ces vies », d'« écouter leurs voix à tous. / Tantôt lointaines, fantomatiques, tantôt vives et exigeantes, elles ne m'ont plus quittée ».

Suivent trois parties s'articulant aux périodes marquantes de l'histoire familiale, indissociable de celle d'Israël.

L'invention couvre la période 1949-1993. Les survivants doivent se reconstruire après la Shoah et, pour ceux qui émigrent en Israël, construire un pays dans de rudes conditions. Puis viennent *Les chocs* des années 1994 et 1995, l'un familial, l'accident de Noam, et l'autre collectif, l'assassinat de Rabin, deux cataclysmes qui ébranlent profondément la famille. Ce sont des années d'espairs déçus et de rêves détruits. Enfin, dans *Les ajustements* (1999 à 2015), la génération des bâtisseurs s'éteint peu à peu, et avec elle nombre d'idéaux ; la société israélienne se transforme, la situation politique semble inextricable, mais une nouvelle génération émerge, porteuse de ses propres élans.

Carole Zalberg réussit à donner à chaque voix sa propre tonalité. Dans de brefs chapitres, le livre reflète avec justesse les réflexions, les interrogations et les doutes de chaque personnage. On y lit l'enthousiasme des kibboutznik Léna et Joakim, mince pansement sur les cicatrices indélébiles laissées par l'Histoire, les positions divergentes de leurs trois fils face à l'armée (avec des conséquences radicales), l'évolution économique et politique de la société israélienne, le double déracinement des grands-

parents Ethel et Nathan, leur installation à Tel-Aviv par « confort psychologique » (pour échapper au risque persistant d'être confronté à l'antisémitisme en France), les liens très forts malgré la distance entre Léna et sa sœur Anna, la mère de Marie, qui vit à Paris.

Entre espoirs et tiraillements, humour et émotion, Marie/Carole Zalberg évoque avec grande honnêteté « l'intranquillité inhérente au pays ».

Cet affectueux mémorial à sa famille et aux bâtisseurs d'Israël lui permet de clarifier sa relation à ce pays plein de contradictions. Et même si au bout du compte subsistent davantage de questions qu'elle ne trouve de réponses, elle aura appris à ne pas juger et invite implicitement le lecteur à considérer, lui aussi, ce pays de manière nuancée.

Carole Zalberg, née en 1965, vit à Paris. Auteure polymorphe (adultes, jeunesse, poésie, théâtre), traductrice, chroniqueuse, elle a reçu plusieurs prix (Prix Littérature-monde 2014 pour *Feu pour feu*, Prix du roman jeunesse de la SGDL 2008 pour *Le Jour où Lania est partie*) et publié de nombreux romans dont *Chez eux* (Phébus 2004), *La Mère horizontale* (Albin Michel 2008).

Anne Karila

Maisonneuve (de la) Dominique et Hebbelinck Thérèse, *Histoire du SIDIC. Service d'Information et de Documentation Juifs-Chrétiens*, Paris, Parole et Silence, 2018, 221 p., 20 €.

Disons-le d'emblée : l'ouvrage relève plus du témoignage que de l'analyse historique – ce qui ne retranscrit rien à sa qualité et à son intérêt, bien au contraire. Le lecteur y trouvera introduit le contexte conciliaire dans lequel quelques religieuses de Sion se sont impliquées en faveur d'un renouvellement de l'enseignement de l'Église sur les Juifs, et d'où naquit le SIDIC, rattaché au Secrétariat pour l'Unité des chrétiens. À Paris, le Centre pour Israël, dirigé par les sœurs, connaît un virage difficile dont attestent les auteurs : « la *teshouva*, le retournement, ne fut pour un grand nombre des sœurs ni facile ni rapide », car elle impliquait d'abandonner tout prosélytisme. S. Bénédicte et S. Louise-Marie produisent toutefois un renouveau au sein de leur congrégation en repensant leur relation aux Juifs et en promouvant une conversion des chrétiens. Le SIDIC-Paris, qui succède officiellement au CPI en 1969, a porté en France ce renouvellement, sans toutefois emporter l'adhésion de toutes les sœurs enseignantes de la congrégation, dont certaines ne parviennent pas à épouser le virage historique auquel invite le concile.

L'équipe du SIDIC, renforcée en 1977 par l'adjonction de S. Dominique, venue de Jérusalem, parvient cependant à donner le ton. L'ouvrage retrace les nombreuses aides de personnalités qui se sont mobilisées autour de ce centre, son esprit, ses programmes, ses collaborations, ses groupes, ses initiatives pédagogiques, pastorales et ecclésiales... jusqu'au retrait des sœurs en avril 2015.

Un volume riche en informations, qui permet de saisir les conditions de l'essor du SIDIC, les résistances auxquelles il a dû se confronter, mais aussi tout l'apport, essentiel, de ce qui constitua plus qu'un centre d'information et de documentation : une véritable instance de rencontre entre Juifs et chrétiens.

Olivier Rota

Tobias Norman C., *La conscience juive de l'Église. Jules Isaac et le concile Vatican II*, Paris, Salvator, 2018, 387 p., 22 €.

Jules Isaac a bénéficié en 2002 d'une étude biographique d'André Kaspi, intitulée *Jules Isaac, historien, acteur du rapprochement judéo-chrétien*. L'ouvrage se concentrait plus

volontiers sur l'historien que sur l'acteur du rapprochement judéo-chrétien. Isaac, jugé « inclassable » au terme de cette imposante étude, résistait en partie à l'analyse, tant le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale semblait irrémédiablement diviser sa vie en deux identités séparées. D'une certaine manière, le travail ici entrepris par Norman C. Tobias prolonge l'étude de Kaspi, en ce qu'il s'intéresse plus à l'acteur du rapprochement judéo-chrétien qu'à l'historien, et propose pour cela de nouvelles considérations sur ce qui fit l'unité de la vie et de l'œuvre d'Isaac.

L'ouvrage, composé de treize chapitres, se divise à parts égales entre les années 1877-1945 et la période 1945-1963. Le chapitre consacré aux années de formation d'Isaac retrace la transformation de l'adolescent besogneux en un adulte à la conscience morale aiguisée. L'influence majeure de Charles Péguy, dont Jules Isaac rejoint le premier cercle, fut particulièrement structurante pour sa personnalité. Tout comme son aîné, Isaac était aspiré par une « libre et honnête recherche de la vérité ». Devenu enseignant, Isaac apprit à ses dépens qu'afficher sa passion républicaine dans un milieu bourgeois pouvait lui valoir quelques ennuis. Sollicité pour participer à ce qui deviendra les manuels *Malet-Isaac*, puis nommé Inspecteur général de l'Instruction publique, Isaac parvint toutefois à faire reconnaître ses qualités pédagogiques et intellectuelles. Passé du rang de « citoyen à lépreux » (chap. IV) au moment de la Seconde Guerre mondiale, Isaac se réfugia en zone non-occupée, jusqu'à ce que les activités de résistance de l'un de ses deux fils le fassent repérer. Son épouse, déportée, ne revint pas. Dès lors, Isaac entra dans la seconde phase de sa vie : il se donna pour « mission sacrée » de démontrer comment la lecture chrétienne des Évangiles a donné naissance à une haine anti-juive.

Rédaction de *Jésus et Israël*, opposition à Daniel-Rops, querelle avec Henri-Irénée Marrou, participation à la conférence de Seelisberg, mise en place des premiers groupements d'Amitié judéo-chrétienne, difficile positionnement par rapport à l'International Council of Christians and Jews et finalement audience auprès des papes Pie XII puis Jean XXIII : tous ces éléments sont connus des historiens. NCT leur donne cependant une lecture particulière, montrant comment « l'Inspecteur général honoraire [émerge] à la façon d'une figure nouvelle dans la sphère publique française, affranchi de sa chrysalide républicaine, laïque et socialiste, mais toujours animé d'un feu à la Péguy » (p. 178). L'auteur avance que le dialogue intérieur avec Péguy a soutenu ses nouveaux engagements. Isaac s'est affirmé, selon ses mots, « à mi-chemin, écartelé mais tendant les mains aux uns et aux autres, pour qu'ils se reconnaissent comme frères, en attendant de se rejoindre devant Dieu ». NCT, particulièrement attentif à la manière dont Isaac entra en relation avec les acteurs religieux (juifs, protestants, catholiques) de son temps et construisit son réseau d'amitiés, place Isaac au cœur d'une histoire des idées qui renouvelle notre connaissance d'une période que l'on pensait bien connue. L'ouvrage se termine au-delà du décès d'Isaac et s'intéresse tout particulièrement aux évolutions de Gregory Baum (membre de la sous-commission conciliaire chargée de la déclaration sur les Juifs) face aux thèses de *Jésus et Israël*, ce qui pousse NCT à risquer l'hypothèse (peut-être un peu trop enthousiaste) d'une influence indirecte d'Isaac (et, derrière lui, de Charles Péguy) sur le quatrième paragraphe de *Nostra Aetate*.

Le volume, au final, restitue Isaac dans son humanité et dans ses peines. L'empathie de NCT pour son sujet, conjuguée à son approche sensible à l'histoire des idées, inscrit pleinement le travail de Jules Isaac dans la filiation de Charles Péguy, dont on saisit combien la présence a pesé sur l'histoire de l'Église catholique par le biais de ses compagnons et de ses héritiers.

« Peu nombreuses sont les personnes conscientes du rôle de catalyseur joué par Jules Isaac dans la révolution de l'enseignement et de la prédication catholiques au sujet des juifs et du judaïsme » (p. 319). C'est par ces quelques mots que s'annonce la conclusion de l'ouvrage. Et l'on doit à l'auteur d'avoir brillamment mis en évidence ce rôle dans cet

épais volume, dont il faut également souligner la qualité de la traduction depuis l'original anglais publié en 2017.

O.R.

Daniel Joseph, *Les Moreno du Nil. Le siècle d'une famille juive en Égypte. Récit*, Paris, L'Harmattan, 2018, 289 p., 30 €.

Il s'agit bien d'une saga familiale que conte Joseph, fils de Moïse Daniel et de Renée Moreno. Et pourtant, dès l'introduction ou le préambule, l'auteur reconnaît avoir longtemps subi sa large famille : autorité des pères ou poids des traditions religieuses surtout entretenues par la grand-mère non moins autoritaire et aussi envahissante. L'âge avançant, les patriarches et les matriarches disparaissant, le petit-fils réajuste ses jugements, qu'il n'adoucit pas toujours d'ailleurs, mais alors surgit une tendresse familiale solidement arrimée au traumatisme de l'expulsion d'Égypte.

À partir d'entretiens avec la tribu des cousins et cousines, de documents familiaux et de nombreuses photos de famille – on peut regretter l'absence de photos de lieux : magasins, rues, tramway, écoles etc. – et de lectures d'ouvrages d'historiens, l'auteur élabore cette saga. Les personnages sont nombreux et plusieurs portent les mêmes prénoms et noms mais les arbres généalogiques viennent au secours du lecteur perdu. Certains récits sont savoureux et quelques personnages hauts en couleur. Le couple ancestral, Nessim Moreno et Sabrina Esteban émerge d'une histoire mal connue pour éclairer le passé familial à partir du milieu du XIX^e siècle, en Égypte. La lointaine origine était-elle espagnole ? Probablement. De ce couple naissent cinq enfants qui, à leur tour, donnent naissance à des fratries de quatre à dix membres. L'épouse de David Moreno, Fortunée Hara d'origine aleppine mariée à 17 ans, met au monde dix enfants en 21 ans ! Plusieurs cousins prennent leur cousine pour femme, voire pour l'un d'eux se la réserve si elle est encore jeune et prie les parents de ne pas l'envoyer à l'école ! Car très souvent les mariages sont arrangés et aboutissent à la rupture chez les petits-enfants qui commencent à secouer le joug des traditions.

Si certains hommes mènent une vie d'aventure ou s'imposent par leur autorité, d'autres s'effacent devant leur femme qui mène la barque familiale avec dextérité, telle cette Fortunée mère des dix enfants ou cette Marietta qui dirige sa petite entreprise ou encore cette Fifi qui divorce rapidement de son cousin. Les portraits sont dessinés sans complaisance, avec amusement parfois sinon avec perspicacité. L'auteur se fait aider par ses cousins et cousines qui sont tout aussi féroces à l'occasion même si le lecteur peut deviner un certain attachement, de leur part, à ces ancêtres. Et l'on apprend, au passage, que Roland Moreno est l'inventeur de la carte à puce et que le père de Gérard Philippe fut un collaborateur.

Ce récit familial ne serait qu'une série d'histoires amusantes s'il n'était pas placé dans son contexte géographique, historique voire social et c'est bien l'intérêt de l'ouvrage. Nous découvrons des villes comme Le Caire, Alexandrie ou encore Héliopolis avec leurs rues des *yehoud*, leurs tramways, leurs cinémas et magasins et aussi leurs synagogues. Les plages ne sont pas oubliées ni la pyramide de Guizeh. Le récit s'appuie sur l'histoire agitée du Moyen-Orient, depuis l'Empire ottoman jusqu'au nassérisme en passant par la Première Guerre mondiale et l'entre-deux-guerres lorsque la présence anglaise, malgré l'institution de la monarchie, a remplacé l'hégémonie turque, puis la Seconde Guerre mondiale dont les juifs d'Égypte ressentent à peine les dangers. Ceux-ci sont réellement perçus avec les violences de rue de l'après guerre et les accusations de trahison pour prétendu soutien au sionisme. Enfin, ce petit monde Moreno donne un aperçu sur les mœurs et coutumes de la petite et moyenne bourgeoisie juive d'Égypte : la fréquentation des clubs, sportifs surtout, la convivialité des jeux de

cartes, l'attachement à la civilisation française ou « la France sur le Nil », fantasmée souvent par la scolarisation dans des établissements francophones. La dernière génération pratique les voyages en Europe sans les enfants. Ces derniers sont confiés à des domestiques arabes qui remplissent encore bien d'autres tâches à la maison. Chaque famille à sa ou ses bonnes et ses serviteurs arabes.

Et « le volcan » sur lequel vivent les « Moreno du Nil » finit par exploser. Des 80 000 juifs présents en Égypte en 1940, il ne reste qu'une poignée. Les Moreno prennent la route de l'exil dès 1944, pour les plus jeunes qui se dirigent vers Israël, et principalement avec les expulsions de 1956-1957 : les biens sont confisqués, la ruine et le dépaysement voire le déchirement sont complets (lire à ce sujet notre dossier du n° 74 de *Tsafon*). C'est l'éclatement des familles. La dispersion se fait sur les cinq continents même si la France est privilégiée, la carte p. 263 l'illustre. Les derniers départs des Moreno se font en 1964.

Que leur reste-t-il ? Les souvenirs, la cuisine et ses saveurs et/ou ses odeurs. Un retour « au pays natal » plus souvent décevant qu'enrichissant même si l'émotion est palpable car tout a disparu : « C'est notre Atlantide » !

Une histoire familiale mais aussi globale sur les juifs d'Égypte à connaître. Scrupuleusement, l'auteur ne se prétend pas historien et mesure la part romanesque de ses témoignages et de ses propres souvenirs. Il en avertit le lecteur dès les premières pages. Il a le souci de se distancier de son récit : alors qu'il est le petit-fils, par sa mère, de Fortunée Moreno aux dix enfants, il écrit toujours à la troisième personne même lorsqu'il évoque les aventures du petit Joseph Daniel. Ce n'est que lorsqu'il revient sur les lieux qu'il utilise la première personne. Il est alors hors saga mais personnellement impliqué.

Danielle Delmaire

Kolinka Ginette (avec Ruggieri Marion), *Retour à Birkenau*, Paris, Grasset, juin 2019, 99 p., 13 €.

Avec Simone Veil, Marceline Rozenberg devenue par mariages Loidan puis Ivens, Ginette Kolinka née Cherkasky fait partie du convoi 71 du 13 avril 1944 dans lequel se trouvaient également 33 des enfants de la Maison d'Izieu ainsi que leur monitrice Léa Feldblum. Le 13 mars 1944, elle avait été arrêtée en Avignon, où la famille avait trouvé refuge, avec son père âgé de 60 ans, son petit frère de 12 ans. Tous deux furent immédiatement gazés à l'arrivée. Durant de longues décennies, Ginette Kolinka a vendu des articles de bonneterie sur le marché d'Aubervilliers sans jamais s'appesantir sur son passé mais sans jamais l'oublier. Puis au début des années 2000, elle se décida à rejoindre une association d'anciens déportés et commença à parler, à témoigner devant un jeune public scolaire, parcourant toute la France afin de sensibiliser les jeunes générations aux conséquences meurtrières des idéologies racistes. Elle accepta même d'accompagner des élèves dans leur voyage à Auschwitz. De ce « retour à Birkenau » est né ce livre de mémoire.

À l'arrivée en mars 1944, ce fut la stupéfaction devant la désolation du lieu, la brutalité des gardes et l'état de délabrement des internés. Au « retour à Birkenau » ce fut aussi la stupéfaction : « c'est beau » s'étonne-t-elle ; l'endroit est tellement agréable qu'elle croise une joggeuse insouciant qui foule « cette terre grasse et méconnaissable, qui a vu tant de morts » (p. 9). Il fait doux et les enfants du voisinage « jouent sur leur toboggan » ! C'est trop beau : « Il ne faut pas retourner à Birkenau au printemps » (p. 10). Car au printemps 1944 (le 16 avril), lorsqu'elle débarque du train de déportation, elle ne pouvait pas comprendre ce qu'elle voyait. Lors de ce « retour », elle évoque une naïveté qui fait écran sur la réalité : la fumée, c'est celle de l'usine ! Mais

vite, très vite, ce qu'actuellement elle nomme « naïveté » disparut, remplacée par la honte : le tatouage (78 599), la nudité, les coups et les hurlements... Ce qu'elle avait cru être des chiffons sont des cadavres ! Alors elle a vite compris qu'il fallait « ne jamais me révolter, tout accepter » (p. 31), qu'il fallait aussi « organiser » pour survivre et surtout : « perdre le moral, c'est précipiter la mort » (p. 42). Au « retour à Birkenau », sans gêne cette fois, elle évoque la disparition de ses règles, ce que les femmes rescapées d'Auschwitz et d'autres camps ont trop souvent occulté, par pudeur probablement alors que c'était la conséquence de la maltraitance, tout comme la maigreur, les maladies.

Elle se souvient de la présence de Simone (Jacob-Veil) et Marceline (Rozenberg-Loridan-Ivens), l'une « trop belle » et l'autre « dégourdie », ses amies qui l'ont accompagnée dans sa déchéance et qui l'ont soutenue.

Après Birkenau, elle survécut au transfert à Bergen-Belsen puis au camp de Theresienstadt qui fonctionnait encore et duquel elle fut libérée : comateuse, elle fut évacuée sur une civière ne pesant que 26 kg.

Ce témoignage s'ajoute à d'autres tout aussi poignants et qui veulent interpeller les générations actuelles sur les dangers de la radicalisation des idées racistes et de l'antisémitisme renaissant. Mais dans sa brièveté, il permet de vaincre l'appréhension d'un adolescent dans sa découverte de la Shoah. Il renforce aussi la réflexion sur des événements actuels. En cela, le « retour à Birkenau » éveille les consciences ce que Ginette Kolinka a très bien réussi.

D.D.

Loridan-Ivens Marceline (avec Perrignon Judith), *L'amour après*, Paris, Grasset, Livre de poche, 2018, 158 p., 6,90 €.

Marceline Loridan-Ivens est bien connue pour ses réalisations cinématographiques notamment celles qu'elle effectua en partenariat avec son mari Joris Ivens. Son dernier film, achevé bien après la mort de son mari, est *La petite prairie aux bouleaux* (2003) qui évoque son parcours de déportée. Dans les dernières décennies, elle a aussi écrit ; nous pouvons retenir : *Ma vie balagan* (Laffont, 2008) et son dernier témoignage sur la disparition de son père à Auschwitz : *Et tu n'es pas revenu* (Grasset, 2015).

L'amour après est donc son dernier ouvrage-témoignage puisqu'elle est décédée le 18 septembre 2018 (lire notre rubrique « Informations » de notre n°76, décembre 2018, p. 183-184). Retrouvant ses lettres échangées avec ses amis, hommes, femmes, amants aussi, elle perce son passé de déportée et de militante pour la libération des femmes dans les années 1960-1970. Comment vivre l'amour après Auschwitz dont Marceline Loridan-Joris livre un aperçu de la réponse ? Cette instabilité amoureuse, voulue et complètement assumée, fut-elle une forme de résilience après Auschwitz ? « Fille de Birkenau », proche de sa mort dont elle a pleinement conscience, « je vais mourir bientôt » (p. 13), elle fouille une valise contenant ces bouts de papier ou ces missives comme pour élaborer un bilan de sa vie qui fut « balagan » (mot utilisé par les Israéliens pour signifier que les choses sont sens dessus-dessous, que l'on est face à un « bazar », peu traduisible en français).

À la relecture de cette correspondance, elle se remémore ses aventures amoureuses, ses passades et d'autres plus durables. Elle retrouve aussi ses amies qui luttent pour leur liberté de femmes prises au piège d'une grossesse non voulue et de l'interdiction d'avorter. Une correspondante lui exprime son désarroi et Marceline Loridan-Ivens de remarquer : « Ses ratures montrent à quel point nous avons peur, à quel point c'était risqué d'avorter » (p. 67). Elle revit également l'ivresse de Saint-Germain-des-Prés des années cinquante, puis l'engagement auprès du FLN algérien dans les années soixante.

Bref ouvrage, brefs souvenirs que l'auteur livre alors qu'elle a conscience de sa mort bien proche, issue d'une vie de souffrance puis de « balagan ».

D.D.

Baran-Marszak Maurice, *Le p'tit garçon aux trois vies*, illustrations de Zlata Baran-Marszak, préface de Serge Klarsfeld, Paris, éditions Pétra, mai 2019, 77 p., 22 €.

Dans son enfance et jusqu'à son adolescence, Maurice Baran-Marszak a vécu trois vies, séparées par un drame puis par une rencontre, heureuse mais qui aurait pu être douloureuse.

La première vie se déroule à Dunkerque puis à Lille, de sa naissance en 1933 jusqu'au 11 septembre 1942. Cette vie-là est un bonheur. Maurice, fils unique est très aimé de ses parents qui sont des marchands forains, juifs, polonais, arrivés en France peu de temps avant sa naissance. Très occupés par leur métier, ils confient l'entretien de la maison et la garde de leur enfant à Georgette Franchois, une jeune fille de 16 ans, originaire d'un village voisin : Loon-Plage. Quelque peu délurée, Georgette emmène le petit Maurice dans des aventures qui font ses délices. Et puis, il y a la mer où la famille se retrouve le dimanche. Ce bonheur est à peine troublé par la déclaration de guerre mais, à l'été 1940, il faut emménager à Lille car le littoral est très atteint par les combats. Dans la grande ville, les menaces commencent à peser sur les parents mais Georgette, qui est restée à leur service, anime toujours le quotidien.

Puis vient la catastrophe qui verse brutalement Maurice dans sa seconde vie. Le 11 septembre 1942, la maman est raflée avec ses deux enfants : Maurice et Michel qui n'a que quelques mois. Le papa s'est enfui mais il sera à son tour déporté. Sur le quai de la gare où stationne le train qui doit se diriger vers le camp de Malines en Belgique, c'est la grande confusion. Des cheminots parviennent à extraire des enfants et des adultes de la déportation tandis que quelques Lillois se faufilent pour emmener hors de la gare des enfants. Ainsi, le bébé Michel est sorti de la gare par une infirmière qui le cachera dans une clinique jusqu'à la fin de la guerre et Maurice est enlevé par Georgette, accourue sur le quai pour retrouver sa patronne.

Alors commence la seconde vie. Georgette confie Maurice à ses parents qui résident à Loon-Plage. Malgré l'absence de ses père et mère qui l'attriste, Maurice mène une vie relativement facile tant l'atmosphère du foyer est chaleureuse et tant la vie à la campagne séduit le petit citadin. Il y fait mille découvertes qui l'extasient. La guerre occupe peu son esprit et pourtant elle se termine.

Surgit un autre événement qui bouleverse le bien-être de Maurice. Des demoiselles viennent le chercher chez les parents de Georgette. Elles lui présentent son petit frère qu'il avait presque oublié. Ce sont elles qui ont caché Michel. Protestantes, elles ont le souci de l'avenir des deux enfants, elles veulent les réunir et les faire élever dans une nouvelle famille juive, par les époux Marszak, sans enfants.

Et démarre la troisième vie de Maurice, chez ce couple aimant, dont le confort financier lui permet d'élever ces deux orphelins.

Maurice, né Baran, devenu Baran-Marszak, a déjà raconté son enfance d'enfant juif traqué, caché et devenu orphelin : *Histoire d'un enfant caché du Nord. Familles entre amour et silence (1942-1947)*, Paris, éditions Le Manuscrit, 2014. Il ne s'agit pas ici d'une réédition mais plutôt d'un récit revisité puisqu'il est illustré par Zlata, l'épouse de Maurice. Des détails plus intimes, des anecdotes plus drôles enrichissent les souvenirs de Maurice. Les dessins, souvent naïfs, conviennent parfaitement à des jeunes lecteurs de l'âge de Maurice lorsque celui-ci fut brutalement acheminé vers le quai de la gare où il vit sa maman pour la dernière fois.

Et l'on reste confondu par la capacité de résilience de Maurice Baran-Marszak qui, en l'espace d'une journée, plonge d'une vie vers une autre. Chaque fois, il semble occulter la tristesse de l'arrachement à sa mère, à ses sauveteurs pour s'engager, confiant, dans une nouvelle vie.

À faire lire à des enfants pour les initier à l'histoire de la Shoah et à celle des enfants juifs cachés, adoucies par les dessins de Zlata. L'enseignant des classes primaires pourrait utiliser le récit facilement.

D.D.

Moreigne Christophe, *La mention rouge. Les Juifs dans la Creuse sous Vichy et l'Occupation (1940-1944)*, Éguzon, Les Éditions Points d'Encre, 2018, 266 p., 20 €.

Parfaitement documentée et d'une grande rigueur scientifique, l'étude de Christophe Moreigne vient compléter les actes du colloque qui s'était tenu à Guéret en mai 1996, publiés par l'Association pour la Recherche et la Sauvegarde de la Vérité Historique sur la Résistance en Creuse, et dont nous avons rendu compte dans le numéro 32 de *Tsafon* (hiver 1997-1998). La perspective est ici sensiblement différente, l'auteur ayant fait le choix de présenter un certain nombre de destins et de témoignages individuels, soigneusement encadrés par le travail de l'historien et les multiples références en notes. En outre, Christophe Moreigne met en lumière des épisodes et des faits peu ou non développés dans les actes du colloque. Ainsi, si dans ceux-ci deux communications au moins s'attardaient sur le rôle de l'OSE (deux maisons sur la seule commune de Grand-Bourg), une attention particulière est portée ici à deux transferts effectués en Creuse et à ces protestants exemplaires que leur engagement conduisit dans ce département. Assistante volontaire à Gurs dont elle sera renvoyée et équipière de la CIMADE, Jeanne Merle d'Aubigné, domiciliée aux Eaux-Bonnes, dans les Pyrénées, où elle dirige le « Foyer Protestant », s'installe à Naillat en janvier 1943, afin d'organiser l'accueil des Juifs étrangers assignés à résidence postérieurement au 1^{er} janvier 1938 dans une « bande » de 30 km limitrophe de la frontière avec l'Espagne dont les nazis ont exigé l'évacuation et le déplacement en Creuse. En collaboration avec un « centre médico-légal » de l'UGIF et en liaison avec le réseau Garel, cette lointaine descendante d'Agrippa d'Aubigné, entourée d'autres membres de la CIMADE, œuvre au placement des enfants, à la confection de faux papiers et à la mise en place de filières d'évasion en direction de la Suisse. La même année, en septembre 1943, la MACE (Maison d'accueil chrétienne pour enfants), créée à Vence par de jeunes protestants tchèques et dissimulant plusieurs enfants juifs, est transférée en Creuse, à Donzeuil, au château du Theil, et placée sous le patronage du Maréchal de France, « couverture » rêvée pour les activités du réseau MACE fabriquant de faux papiers.

Être Juif, « c'est partir (...) Je ne connais pas encore l'histoire du Juif errant, mais il n'y a entre eux et moi que des départs », se souvient Marie-Françoise Greminger qui, dans l'épilogue, s'applique, « par touches successives », à raviver la mémoire d'une petite enfance creusoise à partir d'une photo aux teintes sépia sur laquelle figure un groupe d'enfants, Juifs et non-Juifs. Les deux premières parties consacrées à trois « destinées familiales » et aux « témoignages de jeunes Juifs » évoquent ces départs et ces exils forcés, ces exodes toujours renouvelés de la génération des parents (de la Bessarabie, de la Pologne ou de la Russie en direction de la France, de Paris et de la zone dite « libre »), ces transferts des camps de Gurs ou de Rivesaltes en direction de la Creuse, avec parfois au bout l'internement de nouveau au camp de Nexon, près de Limoges, l'une des tristes étapes préliminaires aux convois en direction de Drancy et de la déportation. Au fil des pages se dessine l'itinéraire d'une population en éternel transit (les Juifs étrangers étant les plus exposés), soumise aux tracasseries de l'administration

de Vichy et de ses sbires, aux brutalités de la milice et de l'occupant, dans un monde à l'envers où les enfants en bas âge ou de nationalité française devenaient parfois, dans des refuges précaires et selon le bon vouloir des autorités, les « protecteurs » de leurs parents.

Au gré des recoupements que le lecteur est amené à faire s'esquisse également à travers ce microcosme qu'est la Creuse, vers laquelle convergent plusieurs vagues de réfugiés ou d'assignés à résidence, un portrait sans idéalisation et sans concession de la France sous Vichy et l'Occupation, avec ses héros discrets offrant le gîte aux familles persécutées ou dissimulant les enfants, avec ces hommes et ces femmes aux comportements exemplaires évoqués dans la dernière partie (Louis Clauss, commissaire de police à Guéret, membre des réseaux de résistance Ajax et Alliance, le préfet Clément Vasserot, relevé de ses fonctions par Laval et qui sera le premier préfet de département de la France métropolitaine libre), avec ses instituteurs et proviseurs, « véritables hussards de la République » qu'évoquera Assia Mélamed devant le comité français de Yad Vashem, qui se firent les protecteurs et éducateurs des enfants juifs qui leur étaient confiés, mais également avec son lot de lâches et de profiteurs, de gendarmes zélés procédant au « ramassage » des Israélites lors des rafles d'août 1942 (à Mainsat), de février 1943, et de juillet 1944 (à Bourgneuf), ou cet autre préfet inféodé à Vichy, Jean Cabouat, dont un document d'archive daté de décembre 1940 nous permet d'apprécier à sa juste valeur la prose antisémite, et avec ses miliciens traquant les Juifs et les résistants. Sans parler du cantonnement à Guéret, en 1942, de la Légion Tricolore dont l'idéologie et les agissements relevant des délits de droit commun suscitérent, chez la population, une antipathie profonde.

L'ouvrage contient enfin, et ce n'est pas là l'une de ses moindres qualités, des documents et témoignages uniques : ainsi, pour n'en mentionner que deux, la lettre, citée dans son intégralité, expédiée en novembre 1941 à Pétain par Henry Cohen, concepteur en 1938 d'un plan visant à l'implantation de Juifs étrangers et apatrides persécutés en Guyane, afin de rentabiliser ce territoire déshérité, projet qui déclencha la fureur des antisémites, rivalisant d'ignominie dans leurs publications ; ou le long extrait du récit du fils d'Henri Cohen, Guy, l'un des rares survivants du convoi n° 69 en direction d'Auschwitz-Birkenau, qui fut l'un des premiers à témoigner sur la déportation et les camps, et qui décrit en deux pages saisissantes l'atmosphère de « duplicité et (d')hypocrisie » régnant à Drancy avant de s'insurger contre le scandale absolu de la déportation des enfants.

L'historien cède, pour conclure, la parole à Marie-Françoise Greminger, dont le récit sensible et profond, « J'ai trois ans », résonne en cette époque de violence et de résurgence de l'antisémitisme qui est la nôtre comme une déclaration d'amour indéfectible et de fidélité à ces enfants juifs que, petite fille, elle côtoya durant la guerre : « Être juif c'est avoir peur? / Je ne suis pas Juive, mais j'ai eu peur. Outre les sentiments affectueux que je leur porte, c'est peut-être là ma parenté avec ces enfants. / Comment lorsque l'on est si jeune, s'inscrire dans une catégorie d'individus ? Tout se mélange alors [...] Je suis solidaire de leur devenir comme nos mères partagent tout dans la pénurie générale. Que je le veuille ou non, mon sort se confond avec le leur ». Puis vint la solitude, après leur départ, le questionnement, jusqu'à cette rencontre, dix années plus tard, avec ce garçon juif, tout juste un adolescent, né dans une cave à Lyon, et ce rapprochement « instinctif », « une évidence, comme si nous étions nés du même œuf ». L'un et l'autre, appelés un jour à cheminer ensemble. Un grand texte, bouleversant dans sa retenue, magnifique, qu'il y a urgence à lire et à méditer, et qui clôt l'étude d'un historien, qui en ces temps d'approximation, de fausses vérités ou de vérités relatives et de révisions diverses de l'histoire, fait figure d'exemple.

Andrée Lerousseau

Joly Laurent, *L'État contre les juifs – Vichy, les nazis et la persécution antisémite*, Paris, Grasset, septembre 2018, 368 p., 20,90 €.

Directeur de recherche au CNRS (CRH-EHESS), Laurent Joly est l'auteur de plusieurs livres sur l'antisémitisme et la Shoah en France, dont *Vichy dans la « solution finale »* (2006) et *L'antisémitisme de bureau* (2011), d'une biographie de *Xavier Vallat* (2001) et de *Dénoncer les Juifs sous l'Occupation* (2017).

Dans un nouvel ouvrage – *L'État contre les Juifs* – l'historien répond à des questions essentielles pour qui s'interroge sur les fondements de la politique de collaboration du maréchal Pétain. Pourquoi, dès l'été 1940, ce régime a-t-il impulsé une politique antisémite ? Quelle était la proximité entre les lois de Nuremberg de 1935 et le statut des juifs du 3 octobre 1940 ? Pourquoi le chef de l'État a-t-il accepté de contribuer aux déportations massives décidées par les nazis en 1942 et surtout d'assumer pleinement ces opérations, à Paris comme en zone « libre » ? Dans quelle mesure l'administration a-t-elle collaboré à la politique génocidaire ? Était-ce pour protéger les juifs français quitte à « sacrifier » les étrangers ? Si Vichy a continué de seconder la politique nazie après l'été 1943, que savaient Laval, Bousquet, les dirigeants du Commissariat Général aux Questions Juives, de la politique d'extermination ? Et enfin, l'épuration a-t-elle ignoré le sort des juifs ?

Laurent Joly s'est appuyé sur de nombreuses sources inédites, a cherché à restituer les marges de manœuvre des agents et les effets concrets de leurs décisions. Il s'est attaché à retracer l'histoire des persécutions dans une approche institutionnelle, au plus près des exécuteurs, des victimes et des témoins. Cette remarquable synthèse se situe dans la lignée des travaux de Robert Paxton et Serge Klarsfeld.

Un regret toutefois : si Laurent Joly a mis en perspective la « répartition législative et institutionnelle de la politique antijuive entre les deux zones » entre 1940 et 1942, force est de constater que les départements du Nord et du Pas-de-Calais sous la tutelle militaire de Bruxelles échappent à son champ de recherche, de même la zone d'occupation italienne.

Monique Heddebaut

À travers les revues et un film... ..

Le Monde de la Bible, « La Bible, de son écriture à sa fabrication », n° 230, septembre-octobre-novembre 2019, 146 p.

Le dossier de cette livraison énumère les révolutions techniques et technologiques qui ont bouleversé la fabrication des bibles que l'on a pu écrire et lire au fil des siècles : des papyri aux versions numériques (la Bible en ses traditions de l'École Biblique et Archéologique de Jérusalem), en passant par les rouleaux constitués de parchemin, en peau (Qumran), les codex (Alep), l'imprimerie (Gutenberg). À chaque nouveauté, le but est de toucher un public de plus en plus large, d'abord en facilitant le transport (du rouleau au codex), puis la reproduction (du parchemin à l'imprimerie), enfin l'accès à des données multiples accompagnant le texte et aussi et surtout l'immatérialité qui réduit l'encombrement (version numérique).

Dès lors que l'écriture confortait l'oralité pour la transmission du texte biblique, la fabrication d'une bible est dépendante de ses supports et des outils pour écrire comme l'encre et le calame puis la presse à imprimer. L'évolution des techniques devenait une nécessité pour élargir le nombre des lecteurs (Michel Quesnel de l'université catholique de Lyon). Les scribes (puis les copistes) avaient la maîtrise des techniques anciennes ce qui les distinguait du reste de la société, mais les auteurs où se situaient-ils dans le processus de fabrication (Thomas Reyser) ? Avant l'imprimerie, les supports étaient relativement fragiles, comme le papyrus et même le cuivre, rouleau retrouvé à Qumran, l'encre elle-même était-elle durable ? En outre, le parchemin était coûteux, d'anciens textes étaient parfois effacés pour une seconde utilisation du support. Ces conditions de fabrication imposaient une continuelle réécriture (Philippe-Emmanuel Krautter). La fabrication qui permettait la diffusion et la transmission était destinée à quel lectorat ? Seule une élite savait lire et écrire dans l'Antiquité et même au Moyen Âge mais c'est de moins en moins vrai au fur et à mesure que l'alphabétisation se développe dans les milieux protestants et au XIX^e siècle (Bénédicte Lemmelijn de l'université catholique de Louvain). Les copies et reproductions étaient-elles toujours fidèles ? La vocalisation réalisée par les Massorètes puis la division en chapitres et versets ne sont jamais que des interprétations, des lectures parmi d'autres (Hans Ausloos de l'université catholique de Louvain). Vint la révolution de l'imprimerie. À son tour transforme-t-elle la Bible ? Les copistes ne disparurent pas immédiatement mais le lecteur disposait désormais d'un outil et de temps qui autorisaient une étude plus approfondie des textes, annonçant l'exégèse scientifique (Annie Noblesse-Rocher de l'université de Strasbourg).

Suivent de magnifiques pages qui donnent à voir des photos de papyri des II^e et III^e siècles, le Grand Rouleau d'Isaïe du II^e ou I^{er} siècle av. JC, le Codex Sinaïticus et le Codex Vaticanus du IV^e siècle, le Codex Amiatinus des VII^e-VIII^e siècle et le Codex d'Alep du X^e siècle. Enfin une chronologie de la rédaction des textes et des traductions des deux Testaments est d'une belle utilité pour tout lecteur de la Bible.

Parmi les brèves archéologiques qui précèdent le dossier, on peut prendre connaissance des récents débats à propos de la 31^e ligne de la fameuse stèle de Mesha, ce roi de Moab qui combattit contre les rois d'Israël et de Judée, au IX^e siècle av. JC. La lecture d'André Lemaire : « beit David », la maison (dynastie) de David, est remise en cause et il faudrait lire le roi Balak. Mais cette nouvelle lecture est très loin de faire l'unanimité.

Estelle Villeneuve renseigne sur la « florissante synagogue » de Galilée, découverte lors de fouilles récentes à Huqoq, non loin du lac. Trois parterres de riches mosaïques (reproduites en magnifiques photos) donnent un aperçu de la richesse de la décoration. Deux d'entre eux reproduisent des thèmes bibliques : la Tour de Babel, l'Exode avec des soldats égyptiens engloutis par la mer, un défilé d'animaux qui gagnent l'Arche de Noé, les exploits de Samson et le dieu solaire avec son quadrigé entouré par les signes du zodiaque comme l'on trouve à la synagogue de Beit Alpha. Mais le troisième parterre est plus énigmatique. Si certains archéologues ou historiens de l'art y voient des scènes profanes de l'époque hellénistique, d'autres préfèrent y lire des passages bibliques.

Enfin, sur le thème des synagogues antiques de la Galilée et du Golan, Estelle Villeneuve interroge David Hamidovic quant à leur origine et leur destination : pour les juifs ou les judéo-chrétiens ? Et quant à leur datation : la profusion de ces synagogues dans cette région est-elle liée à la destruction du Temple ?

Un numéro riche en articles sur la Bible et sa transmission et riche également en informations archéologiques en Israël.

Danielle Delmaire

L'Histoire, « L'antisémitisme en France », Les collections de l'Histoire n° 83, avril-juin 2019, 98 p.

La parution de ce numéro de la revue *L'Histoire*, sur un tel sujet, en France dans les premiers mois de 2019, n'est pas anodine. La motivation de la rédaction est évidente lorsqu'on s'attarde sur les illustrations de la couverture : se trouvent, l'un au-dessus de l'autre, le tableau de Giovanni Canavesio (1492), représentant Jésus devant Caïphe, entouré de juifs au faciès haineux, et le portrait souillé d'une croix gammée de Simone Veil, sur une boîte à lettres du XIII^e arrondissement de Paris, 12 février 2019. L'histoire se répète, l'antisémitisme perdure dans la France du XXI^e siècle depuis au moins le Moyen Âge. Et le contenu de la dizaine de pages qui précède le dossier est tout aussi éloquent : Michel Winock, conseiller de la rédaction, recueille les propos de Pierre Birnbaum, auteur de nombreux livres sur le sujet. Les inquiétudes de l'historien s'expriment dans cette phrase : « Au XXI^e siècle on tue des Juifs en France », non par inadvertance mais bien parce qu'ils sont juifs ! La conversation roule sur des événements très récents comme la profanation du cimetière de Quatzenheim (Alsace) en février 2019, la vandalisation du mémorial d'Ilan Halimi le 10 février 2010 ou encore les dérives de quelques « gilets jaunes ». « Les vieux mythes ne demandent qu'à renaître » s'alarme P. Birnbaum. Remercions la revue d'informer le lecteur, dans cette même introduction, sur l'initiative de l'historienne M-A Matard-Bonucci qui a créé, en janvier 2019, l'association Alarmer : Association de lutte contre l'antisémitisme et le racisme par la mobilisation de l'enseignement et de la recherche que l'on peut contacter à assocalarmer@gmail.com.

Et précisément quels sont ces vieux mythes ? Le dossier y répond en quatre parties chronologiques. 1. « L'antijudaïsme chrétien », fondateur mais qui perdure du Moyen Âge au XX^e siècle, 2. « La haine sociale », apparue après la Révolution française qui émancipa les juifs de France, 3. « L'antisémitisme racial » qui trouva son expression la

plus aboutie dans la mise en œuvre de la législation du gouvernement de Vichy, 4. « Un nouvel âge ? » interroge la revue en analysant des faits récents.

Première partie :

Un des mythes fondateurs de l'antisémitisme est sans conteste le déicide, accusation lancée d'abord par les Pères de l'Église puis l'Église elle-même qui « affirme son hostilité à l'égard des Juifs dès le Moyen Âge, élaborant une légende noire qui justifie, pour les siècles à venir, brimades et massacres » (Giovanni Miccoli). Le concile de Latran IV de 1215 leur impose le port, sur la poitrine, de la rouelle jaune (ancêtre de l'étoile infligée aux juifs durant la Seconde Guerre mondiale). Les massacres qui accompagnent les croisades, les statues donnant à voir sur les porches des cathédrales une Synagogue aveugle et dépravée en témoignent. Le très chrétien saint Louis, comme d'autres rois de France, lutte contre l'usure en confisquant les biens des juifs et c'est sous son règne que, suite à une controverse publique, le Talmud est brûlé en 1241 et en 1244 (Jacques Berlioz). Inquiet pour son salut, le roi adopte une attitude ambiguë faite de condamnation et de relative protection (Marie Dejoux). L'antisémitisme se place alors essentiellement sur le plan religieux, il s'agit d'un antijudaïsme dont se nourrissent des légendes comme la profanation des hosties (analyse d'un tableau par Victor Stoichita). Pourtant l'Espagne dès les XIV^e-XV^e siècles a « l'obsession de la pureté du sang » et pratique la ségrégation des juifs, annonçant les mesures raciales ultérieures (Jean-Frédéric Schaub). L'antisémitisme religieux continue et le dossier effectue un saut dans le temps en poursuivant avec l'affaire Mortara, en Italie au milieu du XIX^e siècle durant laquelle l'intransigeance du pape Pie IX, relayée par Veuillot, ferme toute possibilité de négociation : l'enfant enlevé à sa famille juive ne peut être rendu car il est baptisé (Michel Winock). La même intransigeance du Vatican se prolonge dans l'affaire Finaly des années 1950 (encart d'André Kaspis). Cette première partie essentiellement centrée sur la période médiévale est accompagnée d'une chronologie s'étendant de 1182 à 1498 (David Nirenberg).

Seconde partie :

Alors que l'émancipation accordée aux juifs par la Révolution a vocation d'en finir avec l'antisémitisme, il n'en est rien. Autorisés à exercer sans restriction tous les métiers, quelques juifs pénètrent dans la société en y gravissant des échelons, c'est alors que s'installe la « haine sociale », même la gauche qui milite pour la démocratie est touchée (Michel Winock). L'ascension des Rothschild (Dominique Borne) entretient la lutte des classes et un Proudhon manifeste violemment son hostilité à la « puissance juive ». Même un Jaurès, d'avant l'affaire Dreyfus, n'est pas choqué par les exactions antijuives commises en Algérie. Il faut la « révolution dreyfusienne » pour faire basculer le socialisme vers le refus de l'antisémitisme ; la présence de Blum, bien qu'exacerbant la haine des juifs, n'est pas étrangère à ce basculement. Actuellement, conclut Michel Winock, la position de la France Insoumise est ambiguë. Dans le même temps, Drumont, « cupide, menteur, volontiers manipulateur », répand son venin avec *La France juive* (1886) et son journal *La Libre Parole* (Grégoire Kauffmann, spécialiste de Drumont), il parvient à fréquenter Hugo, les Goncourt, Flaubert, Maupassant ! Mais « Le moment Dreyfus » vient bousculer ces certitudes chez certains (Michel Winock). Toutefois le revirement ne se fait pas partout : en Algérie (Pierre Michelbach), en Russie (Nicolas Werth) les pogroms sont meurtriers tandis qu'à Vienne l'antisémite Lueger accède à la tête de la municipalité et la « judéo-maçonnerie » est dénoncée par les antisémites (Judith Kahn).

Troisième partie :

Le développement des sciences biologiques de la fin du XIX^e siècle et au XX^e siècle permet l'élaboration d'un « racisme scientifique » que le nazisme reprend à son compte pour définir racialement le juif (Johann Chapoutot). Ainsi, parmi les différentes « races humaines », se distingue le « type juif » opposé au « type aryen » (Pierre-André

Taguieff). L'antisémitisme prend sa forme raciale. Dans les années trente, alors que Blum est attaqué physiquement parce que juif, des auteurs comme Céline, Coston, Drieu La Rochelle, Béraud, Brasillach déplorent l'abondance « des nez courbes » ! (Michel Winock). Des caricatures dénoncent l'emprise du juif sur le monde, enserrant la planète dans ses bras griffus (Anne-Marie Matard-Bonucci) et les *Protocoles des sages de Sion*, un faux fabriqué par des Russes, est largement diffusé et connaît des « recyclages infinis » jusqu'à nos jours, dans le monde arabo-musulman et dans l'Europe anciennement communiste (Pierre-André Taguieff). Il en résulte « les années terribles » de 1940 à 1944 qui voient la mise en œuvre de l'extermination des juifs (Annette Wiewiorka) et « le meurtre de bureau » quand l'administration de Vichy dénature les juifs devenus français (Claire Zalc). Le gouvernement de Vichy, héritier de ces dérives antisémites, collabore à cette mise à mort : « la police hésite », quelques fonctionnaires refusent cette collaboration (Laurent Joly). Les exemples d'échappatoire dont bénéficient trois adolescents en sont la preuve, leur histoire est succinctement évoquée.

Quatrième partie :

« Un nouvel âge » de l'antisémitisme est-il en train de naître ? Après la guerre des Six Jours, le glissement vers l'antisionisme n'est plus à démontrer : « on crie Mort aux Juifs » dans les manifestations antisionistes. Si bien que, de nouveau, l'antisémitisme déborde sur l'extrême gauche, voire la gauche (Pierre-André Taguieff). Dans sa définition, l'antisionisme ne doit pas être confondu avec la critique légitime de la politique du gouvernement israélien (Alain Dieckhoff). En Europe, on constate « le retour aux vieux démons » (Annette Wiewiorka) tandis que le négationnisme de la Shoah, Robert Faurisson, « frappe encore » et se fait acclamer par les admirateurs de Dieudonné (Valérie Igounet). Le 14 mars 2019, l'hebdomadaire polonais *Tylko Polska* titre : « Comment reconnaître un juif » !

En guise de conclusion à ce dossier, étendu chronologiquement, Dominique Schnapper affirme : « Défendre les juifs, c'est combattre pour la démocratie ». La prolifération de l'antisémitisme met à mal la démocratie rongée sur sa droite et sur sa gauche.

Répondant à une actualité très récente, la rédaction a repris nombre d'articles déjà parus dans des numéros antérieurs, parfois revus et complétés par les auteurs. On peut s'inquiéter de constater que des articles vieux de dix à vingt années n'ont pas vieilli et peuvent de nouveau être livrés à la réflexion sur l'antisémitisme.

Le dossier est enrichi d'une abondante chronologie depuis la destruction du Temple en 70 jusqu'à février 2019, d'un lexique et d'une bibliographie.

D.D.

Généalo-J, Revue française de généalogie, n° 137, mars 2019, 55 p.

La revue du Cercle de Généalogie Juive n'est pas un simple bulletin d'informations diffusé entre généalogistes amateurs. Ses contributeurs donnent toujours à lire, à travers des parcours individuels ou familiaux, des articles qui rendent compte de l'histoire des familles juives, ou/et de communautés, et qui nourrissent les connaissances sur l'histoire des juifs en général. Le dernier numéro en est la preuve.

L'historien des communautés juives d'Algérie, Jean Laloum, étudie les « persécutions et déportations [des] Juifs natifs du Constantinois dans la France de Vichy ». Les juifs d'Algérie ne furent pas déportés, néanmoins certains d'entre eux ont connu l'extrême rigueur des camps du sud du pays, mais des noms de juifs originaires d'Algérie figurent sur les listes de déportés car quelques familles s'étaient installées en France métropolitaine avant la guerre et notamment à Marseille où la grande rafle du 22 au 24 janvier 1943 décime la communauté juive. À partir de cas particuliers exhumés de

sources archivistiques, l'auteur évoque des parcours semblables et différents à la fois. Deux jeunes gens « maris d'aryenne », deux familles, une vendeuse des quatre saisons sont raflés, parfois sur dénonciation ! Le point commun de ces familles : les conjoints « aryens » ou les enfants de « mère aryenne » sont épargnés. Voilà une étude qui dépasse un simple exposé de généalogiste.

Même remarque pour l'« Histoire et mémoire de Fortunée Abignoli » racontée par son arrière-petit-fils, Julien Colet. Le souvenir de Fortunée reste bien flou parmi ses descendants et son arrière-petit-fils dut avoir recours à des archives pour compléter les maigres renseignements que pouvaient lui fournir les membres de sa famille. Il en conclut, à regret, un désir partagé d'oublier les moments douloureux de la guerre, ce qui finit par jeter aux oubliettes un pan de l'histoire familiale et de l'histoire des juifs plus généralement. Car le parcours de Fortunée est original mais fréquent à la fois. Née en Égypte, elle n'y resta pas et s'installa à Marseille après son mariage avec un juif deux fois veufs et déjà père. Elle assuma l'éducation de toute cette fratrie alors qu'elle-même devint prématurément veuve. Elle y gagna en indépendance et en autonomie. Elle ne parvint pas à se convaincre du danger et elle fut arrêtée puis emportée vers Auschwitz par le convoi 52. Sa fille Laure, la grand-mère de l'auteur, perdit sa mère, un frère et un compagnon, père de son bébé, qu'elle déclara de mère inconnue pour lui épargner la déportation. Trop de meurtrissures accablaient Laure qui « a transmis à ses filles la souffrance de la Shoah et de la guerre mais non la connaissance » et, plus douloureux encore, « près de cinquante ans après la Shoah, liens familiaux et religieux étaient brisés » regrette son petit-fils.

De même encore, le récit d'Andrée Margolin, « Une jeune fille juive sous l'Occupation (1940-1944) » publié grâce à son fils, témoigne de la volonté d'une étudiante brillante de mener à leur terme ses études. Le récit débute à Paris aux premiers mois de l'Occupation, le père averti et prudent – il a eu connaissance de l'appel du général de Gaulle – est néanmoins arrêté puis interné à Drancy. Ironie tragique : c'est là qu'il reçoit son diplôme d'officier pour services rendus à la France !!! C'est peut-être ce qui lui permet d'être libéré. Commence alors une vie plus errante mais jamais vraiment cachée. Des amis, des voisins, des employeurs les aident et la jeune Andrée parvient coûte que coûte à passer ses examens même si son entrée à l'École Normale Supérieure n'est pas homologuée comme ce fut le cas de tous les candidats juifs. Malgré ses réussites, Andrée constate : « J'ai gardé la vie, j'ai fait mes études presque normalement mais on m'a volé ma jeunesse : je n'ai jamais eu dix-huit ans ».

Plus généalogiste est la contribution d'Anne-Marie Fribourg qui raconte « Une saga américaine : la descendance de Victor Fribourg (Niederwisse, Moselle, 10 janvier 1797 – New York, 7 mai 1884) soldat de l'Empereur et par laquelle on suit brièvement le parcours de chacun de ses neufs enfants et leurs descendants, établis pour la plupart aux USA.

Enfin Éliane Roos-Schul, érudite en épigraphie juive, livre la lecture et l'interprétation d'un « sceau à l'arbre accosté d'oiseaux de Menahem Ezobi » des XV^e-XVI^e siècles.

D.D.

J'accuse, film de Roman Polanski.

Sorti en France le 13 novembre 2019, le film *J'accuse* de Roman Polanski profite de la publicité que lui procure la controverse ! Il s'inspire du roman de Robert Harris, *An Officer and a Spy* publié en 2013, qui a coécrit le scénario avec Polanski. Film à gros budget, 22 millions d'euros, il a pourtant été rapidement tourné entre novembre 2018 et mars 2019. Il est sélectionné pour la 76^e édition du festival de la Mostra de Venise. Il reçoit le grand prix du jury.

Attardons-nous d'abord sur la qualité du film avant de constater la polémique. L'originalité du traitement de l'affaire Dreyfus est de s'en tenir au parcours parsemé d'embûches du lieutenant-colonel Picquart. Le personnage est d'emblée peu sympathique : le film commence sur un échange avec Dreyfus dans lequel il avoue ne pas apprécier les juifs mais exprime sa rigueur dans son jugement sur les hommes ; le film se clôt sur un tête-à-tête identique dans lequel Picquart refuse d'accéder à la demande de Dreyfus qui souhaite un avancement dans le grade compte tenu de ses années d'emprisonnement. Picquart n'apprécie pas Dreyfus. Et pourtant il a mis sa carrière militaire en danger, a connu la prison et l'anathème pour avoir voulu l'innocenter de l'accusation de haute trahison.

Le rendu de l'époque est une réussite. Les hurlements antisémites, la presse complice des mensonges de l'armée où règne un antisémitisme épais, l'isolement de la famille Dreyfus... tout cela est admirablement bien restitué. Les couloirs sombres du bureau des Renseignements ajoutent à la lourde atmosphère qui oppresse Picquart. Le cheminement de l'intrigue est respectueux du déroulement de l'Affaire malgré quelques entorses, sans doute pour une simplification nécessaire d'un point de vue cinématographique. Dans la rencontre avec le cercle restreint des dreyfusards, qui n'eut probablement pas lieu en ces circonstances, il faut regretter l'absence du « premier des dreyfusards » Bernard Lazare. Journaliste anarchiste peu enclin à soutenir un membre de la bourgeoisie juive, juif lui-même, Bernard Lazare se laisse rapidement convaincre par Mathieu Dreyfus, « le frère admirable », et il rédige, dès l'été 1895, *L'Affaire Dreyfus. Une erreur judiciaire* qu'il ne parvient pas à faire publier en France, mais en Belgique en 1896. Il est donc dreyfusard bien avant Zola qui lance son « J'accuse », à la foule antisémite, dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898.

Pour toutes ces raisons, le film est à voir absolument, outre ses qualités cinématographiques et l'excellence de la plupart des acteurs (et ils sont nombreux).

Reste la polémique qui entrave la diffusion du film, en France, puisque des salles l'ont déprogrammé. Elle se situe, me semble-t-il à deux niveaux. D'abord, faut-il permettre à un individu accusé de viols et sous le coup de poursuites judiciaires la gloire que lui accorde le public ? Ensuite, faut-il accepter le parallèle que fait Polanski entre sa propre histoire qui, selon lui, jette en pâture un innocent alors que les preuves de ses méfaits seraient absentes et celle de Dreyfus ? Il est certain qu'un homme Dreyfus ou Polanski sont victimes d'un climat d'hostilité, antisémite et injuste pour le premier, d'une revendication féministe peut-être justifiée, du moins sans ses outrances, pour le second. Faut-il se priver d'un excellent film ?

D.D.